

La perversion selon Pierre-Henri Castel : Apocalypse ? Now !

P.-H. Castel, *Pervers, analyse d'un concept suivi de Sade à Rome*, Paris, Ithaque, 2014

Elen Le Mée

Volume 23, Number 2, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028928ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028928ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Mée, E. (2014). Review of [La perversion selon Pierre-Henri Castel : Apocalypse ? Now ! / P.-H. Castel, *Pervers, analyse d'un concept suivi de Sade à Rome*, Paris, Ithaque, 2014]. *Filigrane*, 23(2), 147–150.
<https://doi.org/10.7202/1028928ar>



La perversion selon Pierre-Henri Castel: Apocalypse ? Now¹ !

Elen Le Mée

Dans *Sade à Rome*, Castel prend au sérieux la philosophie de Sade, en expliquant le contexte philosophique dans lequel il faut la réinsérer pour la comprendre, afin de montrer que Sade, loin de se référer uniquement aux normes auxquelles il contrevient, vise un processus de destruction bien plus radical. Castel nous annonce que nous sommes en train de suivre cette logique anéantissante qui aboutira à la disparition de notre écosystème. Le livre finit en effet sur la description d'un tel carnage, nous interrogeant sur le rapport qu'entretient l'auteur avec cette apocalyptique perspective puisqu'en cette fin aux allures d'envolée littéraire, il s'identifie au pervers :

Chacun de mes supplices, tous mes excès de lubricité connaîtront une seconde jeunesse. On en inventera d'autres, que mon seul regret est de ne pas avoir devinés. Ce sera le vrai triomphe de l'égoïsme. [...] Alors, sur un dernier monceau de cadavres, au milieu des cendres et des ruines, dans une nature définitivement ravagée, enfin sûr de ne survivre dans la mémoire de personne, je me dresserai, le Dernier. (p. 139)

Le dernier pervers ?

Cette dimension du texte blesse les yeux, les commentateurs aveuglés ne s'étendant pas sur le sujet qui, disons-le, ne fait pas tellement envie. Aussi, à la suite de l'auteur, notons ceci :

[...] il se pourrait bien que ce soit justement un tour « pervers » de la perversion que d'affoler ceux qui l'examinent et, dans le brouillard où elle égare, de parvenir insidieusement à nous persuader qu'elle existe pour de bon, qu'elle parvient parfois à ses fins impensables et qu'elle aurait forcé la transgression ultime (p. 30).

Castel mentionne d'ailleurs la jouissance du pervers à être reconnu comme tel, désignant par là l'impasse en laquelle il nous engage « insidieusement » : reconnaître la perversion nous paraîtrait nécessaire, si ce n'était justement de cette reconnaissance que le pervers veut jouir. Alors que faire ? « Il faut donc souffrir. Il n'y a qu'un remède, l'ironie [...] » (p. 39). Mais l'ironie est potentiellement l'une des formes du dédain ou de l'abstention à laquelle risque de se cantonner le lecteur qui, tel le psychanalyste dans la cure, n'y était pas pour jouir et se trouve, mal gré qu'il en ait, poussé à dénoncer celui qui jouit de l'être.

Entrons néanmoins dans ce livre en toute quiétude parce qu'il pose, de manière assez décalée, des questions importantes.

Si le texte de Sade, texte « pervers en soi » (p. 83), relève du pousse-au-crime, Sade demeure-t-il un penseur des libertés, un révolutionnaire ?

Même le Sade révolutionnaire ne s'intéresse qu'à une chose : non à la justice de la révolution, mais à son impétuosité, à sa perpétuation en tant qu'agitation permanente, à la généralisation de la cyclicité et de la réversibilité d'une domination voluptueuse d'autrui, mais qui n'abolisse surtout pas ce rapport de domination. (p. 81)

Cette réversibilité de la domination rapporte à l'échange des places entre celui qui se trouve en position sadique et le « patient », comme le nomme répétitivement Castel, soulignant l'asymétrie fondamentale, absolument non égalitaire, entre les participants de la relation sadomasochiste qui alternent les rôles pour la plus grande jouissance du dominateur, peut-on penser. Mais dans ce cas, par quel mécanisme consent-il ensuite à se soumettre ? Castel trouve l'explication répétée de ce phénomène chez Sade évoquant la fustigation :

[...] le fustigateur s'excite pour lui-même de ce que le patient subit sous son fouet ; au point de désirer le subir à son tour. C'est donc sous l'empire d'une sensation égoïste et, pour ainsi dire, pour ne rien perdre de la sensation de l'autre, que l'agent prend la place du patient, quitte à ce que le patient se dédommage sur ce nouvel objet de ce qu'il vient de subir de son fait. (p. 88)

Tout « séduisant » que soit ce discours sadien, il n'apporte que peu d'explication à l'étrange phénomène du retournement des places entre « agent » et

« patient », pour reprendre les termes de Castel, dans le sadomasochisme. Dans ce domaine, je crains qu'au delà de ce que Sade a voulu faire accroire à ses lecteurs et compagnons, qui n'est en fait guère crédible, nous ne disposions jamais d'une explication rationnelle qui clarifierait ce pourquoi un sadique en vient à se placer en position masochiste... et inversement.

Aussi Castel finit-il par mentionner la pulsion de mort, cette notion très contestée et très contestable parce qu'elle réfère à des phénomènes qui se situent bien au-delà de la rationalité pensante et de tous nos efforts de compréhension. Inspiré par l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro et son ouvrage *Métaphysiques cannibales* (Presses universitaires de France, 2009), il explicite ce qu'il voit comme l'intuition de Sade : « C'est que jouir, c'est consommer complètement l'objet, au point que si l'on n'a pas complètement consumé l'objet, on n'arrive pas à la jouissance. » (p. 117) Le corrélat de ce processus de consommation, c'est le « suicide radical du moi personnel » (p. 90).

Castel appelle cela « jouir à mort ». Et il y a assurément là un point qu'il fallait cerner. Fallait-il nécessairement, pour cela, faire un détour par Sade et le cannibalisme des Indiens d'Amazonie ? Dans son séminaire, Castel mentionne que certains analystes analysent leurs patients « à mort », ce qui est moins exotique mais en dit peut-être aussi long... sur quoi ? Sur la jouissance du pervers ou sur une potentialité qui est celle de tout un chacun ; une « disposition extrinsèque » qui s'actualise, ou non, selon les circonstances ? Cette étrange notion de « disposition extrinsèque » fait l'objet du premier essai de ce livre ; Pervers : Analyse d'un concept. Apparemment, la perversion nous regarde tous... C'est en tous cas ce que semblent souligner les derniers mots du livre.

En tremblerons-nous ? Peut-être, car pour Castel l'« éthique des vertus » ne fait pas le poids face à la contre-éthique perverse, étant donné que « la question se pose vraiment de savoir s'il faut aller en direction du bien ou du mal. Elle n'est pas résolue a priori par on ne sait quel vice logique caché dans la formulation de la thèse perverse, qui la rendrait intrinsèquement inintelligible ou fausse ». Vilipendant ensuite la philosophe Philippa Foot qui élève les vertus au rang d'une éthique consubstantielle à la nature humaine, il met en valeur le peu de consistance de cette éthique au regard de la contre-éthique perverse.

Au fond, Castel pratique dans ce livre l'évidement du sens, ce qui est une technique lacanienne, mais en le pratiquant jusqu'à son ultime degré, à tel point que s'il fallait nommer cette pratique comme on nomme une technique littéraire, peut-être faudrait-il parler d'exténuation plutôt que

d'évidement. D'autant qu'en s'identifiant, au final, au pervers, il se démet de sa position d'analyste ; celle qui aurait dû le conduire à mentionner que l'éthique du désir, qui est celle de l'analyste, ne se référant ni au bien ni au mal, ni aux vertus ni aux vices, est apte à faire contrepoids, et aux dangers d'une contre-éthique perverse, et à la vanité de l'éthique des vertus. Si bien que la fin de son livre représente le contraire de l'affirmation moïque par laquelle il s'auto-proclamerait psychanalyste, appuyé sur l'éthique du désir. L'inconvénient de sa démarche, qui attaque soigneusement tout ce qui, à ses yeux, représente l'ignorance ou l'erreur, voire l'arrogance, tout en survalorisant la justesse du discours pervers représenté par la philosophie de Sade, c'est qu'il finit par s'épuiser lui-même, n'ayant plus pour seul recours que d'assister, impuissant, au *resurgissement* du ténébreux fantôme d'un pervers finalement triomphant : « Et mon visage, scrutez-le bien, sert de miroir où chacun d'entre vous se reflète déjà, sans le savoir. », conclut-il... En oubliant que pour en arriver là, encore faudrait-il que nous y consentions, puisque ce qui fait obstacle à la jouissance perverse, comme à ce qu'il a si bien nommé le « jouir à mort », c'est justement de ne pas y donner son consentement. Et cela, qu'on l'appelle « insondable choix de l'être » ou autrement, tient fort bien pour lutter contre ce « tour de la perversion » qui consiste à nous faire croire que le pervers jouit de ne pas obtenir le consentement de ses victimes. Car, ni agent ni patient, on sait alors qu'en cette circonstance du défaut de consentement, le pervers, quoi qu'il en dise, ne jouit pas : il perd.

Elen Le Mée
 elen.le.mee@gmail.com

Note

1. P.-H. Castel, *Pervers, analyse d'un concept* suivi de *Sade à Rome*, Paris, Ithaque, 2014.